

## Destins de seins coupés : cendres, reliques, œuvres d'art ?

D. Gros

Unité de Sénologie, Département d'Imagerie, Hôpitaux Universitaires, 67000 Strasbourg, France

Correspondance : e-mail : dominique.gros@chru-strasbourg.fr

Bloc opératoire, chirurgie thoracique. Sur un écran cathodique s'affiche le nom de la patiente opérée et les procédures prévues : thoracotomie et biopsie pulmonaire, puis mastectomie gauche. Comme chaque matin, Adèle, infirmière instrumentiste, assiste les chirurgiens. Son quotidien, c'est le poumon : côtes écartées, thorax ouverts, poumons roses souvent piquetés de taches noir goudron propres aux fumeurs. Avec l'expérience et les années, la rudesse des gestes lui est devenue familière.

Les chirurgiens thoraciques ont déjà œuvré et s'apprêtent à céder la place à l'équipe qui procédera à l'amputation du sein. Justement, une femme à l'air doux et serein vient d'entrer dans la salle d'opération : la chirurgienne du sein. Subitement, l'atmosphère est devenue plus grave. Marronné d'alcool iodé et bordé de champs vert olive, le sein gauche de la patiente endormie émerge sous la lumière du scialytique. Approchant sa table avec ses instruments, Adèle branche l'aspirateur et le bistouri électrique. « Peut-on commencer ? », demande la chirurgienne. « Oui », répond-t-elle, en lui tendant le bistouri. Soudain, cette lame, si souvent regardée, lui paraît plus longue, plus brillante, plus tranchante.

Longue incision en arc de cercle, ferme, précise. Sur le trajet de la peau coupée, quelques gouttes rouge vif perlent aussitôt. À l'instant même où le fer taille les chairs, Adèle ressent une vive douleur dans son sein gauche, comme si l'instrument s'enfonçait en elle, la transperçait. Le geste lui a semblé brutal, rapide. À peine exposé au

tranchant du bistouri, voici déjà le sein incisé et inexorablement l'instrument continue de couper. Pour Adèle, c'est sa première mastectomie. Habitée de la chirurgie pulmonaire, elle est accoutumée à une autre temporalité, plus lente : le chirurgien pulmonaire se fraye d'abord un chemin, franchit l'obstacle des côtes, incise la plèvre, contourne les vaisseaux, et ensuite seulement découvre le poumon.

Maintenant ce sein est coupé, il est détaché du corps, séparé de la femme opérée. D'une main, la chirurgienne le prend, elle le soulève, l'élève. Au même instant, une image oubliée surgit dans la mémoire d'Adèle. Un jour, en visitant la cathédrale de Gallipoli, dans le sud de l'Italie, elle avait découvert un horrible tableau. C'était un *Martyre de Sainte-Agathe*, 1800, peint par Giovanni Andrea Coppola. Entourée d'une cohorte de témoins, une femme exposait la plaie de sa poitrine mutilée. Fait étonnant, le bourreau soulevait d'une main le sein coupé, il l'élevait en l'air (Fig. 1). Ce globe de chair sanguinolent, il le montrait aux spectateurs comme on faisait autrefois avec la tête coupée du supplicié à l'occasion des exécutions publiques. Cette ostension du sein lui était apparue si abominable, si étrange, si irréaliste, qu'Adèle avait détourné le regard. Et voilà que ce même geste, imaginé par un artiste, devenait réalité.

Brusquement, une voix la fait sursauter : « Est-ce que vous le prenez ? », demande la chirurgienne en lui montrant le sein coupé. Adèle ne s'y attendait pas. Tendant les mains, elle reçoit et prend ce

morceau de chair humaine. Comme infirmière de bloc opératoire, elle avait déjà touché et porté du poumon, des amas ganglionnaires, de l'intestin... mais jamais un sein. Oh, ce sein coupé ! Qu'il était lourd dans ses mains, lourd d'un poids inattendu ! À travers ses gants, elle le sentait tiède, plein encore de cette tiédeur de la vie. Détaché du corps féminin, sa consistance avait changé entièrement. Il avait perdu sa fermeté, il était devenu flasque et mou. Il absorbait le moindre mouvement des mains qui le portaient et tremblotait dans les paumes d'Adèle. Qu'en faire ? se demandait-elle. Où le mettre ce sein de femme si beau, si précieux ? Impossible de le poser sur une simple table, anonyme et esseulé. Insupportable de l'imaginer emporté par un coursier quelconque, inconscient du caractère sacré de l'objet. Alors, ce sein, elle l'enroba dans un champ opératoire, elle l'emmitoufla comme un nouveau-né, sans se résoudre à l'abandonner.

Comme la chirurgienne s'apprêtait à quitter la salle d'opération, Adèle l'interrogea du regard : « Nous l'emportons avec nous », répondit celle-ci. Immensément soulagée, elle lui remit le paquet. En regardant ce sein coupé s'éloigner, emporté vers son destin, des images lui apparaissaient comme dans un rêve : seins nus sous le soleil de l'été, bébés qui têtent des poitrines pleines de lait, décolletés séduisants, seins gonflés de plaisir sous la caresse, seins qui rient, seins qui pleurent... seins de toutes les femmes du monde. Ce n'était point seulement de la chair que cette patiente amputée avait perdue mais



Fig. 1.  
Giovanni Coppola, Martyre de Sainte-Agathe (détail), cathédrale, Gallipoli, Italie

tout un pan de son histoire, tout un espace de sa mémoire.

À l'instar des femmes qui subissent une mastectomie et s'interrogent sur la destinée de ce morceau disparu d'elle-même, Adèle se questionnait sur le devenir de ce sein coupé. Point tant par curiosité mais plutôt par souci de s'assurer que cette partie du corps ne serait pas maltraitée, que nul ne lui manquerait de respect. Ce sein, serait-il conservé dans un bocal ? Ou jeté dans une poubelle comme un banal déchet ? Le détruirait-on proprement ? En réalité, Adèle le savait bien, tous les seins coupés par la chirurgie ont le même destin : ils brûlent. Une fois examinés, étudiés, répertoriés, ils sont incinérés. Transformée par le feu, leur chair devient cendre et fumée.

Quelquefois, pourtant, les seins coupés ne sont point brûlés. Ils sont sauvés du feu exterminateur par la

patiente elle-même. Dans *Funérailles de lait* [1], une femme conserve son sein amputé pour cancer et finit par l'enterrer comme image de son fils disparu. L'auteur de ce roman, l'écrivain marocain Mahi Binebine, m'a informé sur la genèse de son livre. Pour raison politique, son frère Aziz est demeuré de longues années à Tazmamart, geôle marocaine de sinistre mémoire. Leur mère fut désespérée, elle eut un cancer au sein, l'ablation s'en suivit. « Maman, m'a-t-il confié, s'était souvent demandé ce qu'il avait pu advenir de son petit bout de chair. Un jour, j'ai décidé de le ressusciter »

Recluse dans sa chambre, Mamaya songe constamment à l'absent, son fils aîné disparu, ignorant s'il est vivant ou mort. Sous un fauteuil, elle a caché un sac en plastique et ne cesse de vérifier sa présence de la pointe de son pied. Enveloppé dans une serviette brodée, Mamaya y a enfermé son sein

gauche. Contre le gré du chirurgien, elle a récupéré cette chair malade et ensanglantée. Personne, à part son médecin et Johara, sa servante dévouée, ne connaît son existence. Seul Minouche, son chat, a quelques soupçons et quelquefois l'air innocent, renifle les pieds de sa maîtresse.

Le fils absent ne revient pas et Mamaya se sent toujours plus faible. Accompagnée de sa servante et d'un fonctionnaire, elle retourne dans son village natal. S'étant rendue au cimetière, elle fait creuser la terre par le fossoyeur. « Ce sera la tombe de mon fils », dit-elle à Johara qui s'interroge. C'est mon sein que je vais enterrer là. Le trou achevé, Mamaya peut procéder à l'inhumation mais il faut un suaire pour envelopper son sein. On cherche un morceau de drap, un bout de toile. Rien, si ce n'est le drapeau marocain qui flotte au vent à l'entrée du cimetière. Le fossoyeur propose de l'utiliser mais le fonctionnaire qui les accompagne s'offusque. Comment oser souiller l'emblème national et sacré avec ce « lambeau de chair pourrie » ? Alors, les yeux tout plein de colère et convaincue que son sein est tout aussi sacré que le drapeau, Mamaya lui répond : « ce que j'enterre ici, c'est ma tendresse. C'est quoi le sein d'une femme, le sein d'une mère ? Un trop-plein de baisers, d'étreintes, de pleurs et de caresses... Le bonheur, en somme ». Et de poursuivre : « un lambeau de chair pourrie, dites-vous ! Vous vous trompez, monsieur, ceci est mon sein, le plus beau fruit de l'arbre que je suis. Un fruit arraché avant terme. Comme mon enfant, monsieur le fonctionnaire ». Alors, prenant dans ses bras le ballot et le berçant, Mamaya s'agenouille au bord de la terre fraîchement creusée. Il commence à faire nuit. Comme dans un rêve, elle aperçoit au fond du trou une lumière aveuglante. Un feu brûle. Portant son sein comme une offrande, Mamaya avance et entend une voix qui la somme de le jeter dans le feu. Les funérailles de lait sont accomplies.

Invention de romancier, dira-t-on. Certes, mais finalement est-ce que les romanciers n'inventent pas que



Fig. 2.

Gagnon Francine, Mon sein droit, 2001

des histoires vraies ? Dans ces conditions, n'était-il pas normal que je rencontre un jour une femme ayant réellement conservé – comme une relique – son sein amputé pour cancer ? Cette femme existe. Artiste photographe, canadienne, elle s'appelle Francine Gagnon et habite Montréal.

Une association féminine ayant demandé à des artistes de ritualiser un moment important de leur existence, Francine Gagnon leur proposa une installation intitulée *Vendredi sein*, allusion au jour du diagnostic un Vendredi saint. C'est en avril 2001, à la maison de la culture Côte-des-Neiges de Montréal, que le public découvrit cette œuvre, également visible sur Internet [2]. Trois photographies en noir et blanc – des autoportraits – sont accrochées au mur. *Après* : les

yeux clos, adossée sur une peau d'animal, Francine expose sa cicatrice; *Pendant* : la même, torse nu, chauve, crie et griffe la nuit d'une main, repoussant un monstre invisible; *Souvent* : des arbres squelettiques, sans feuilles, émergent dans un ciel gris et hivernal. Le message est explicite. Comme on dit dans les pays anglo-saxons, Francine Gagnon est une *activiste* du cancer : elle veut lever le voile et persuader les bien-portants de regarder les réalités du cancer du sein en face [3].

Occupant le centre de la salle, un étrange objet est exposé. Juché à hauteur de poitrine sur quatre barres verticales, un bloc de plexiglas transparent apparaît. On dirait une éponge jaunâtre flottant dans une espèce d'aquarium. En s'approchant, force est de se rendre à l'évidence : c'est de la chair humaine avec sa graisse et un lambeau de peau. C'est un sein coupé ! D'ailleurs, un carton évite tout malentendu : « *Mon sein droit*, 2001. Tissu humain, solution de conservation, fibre de verre » (Figs. 2 et 3). C'est vraiment le sein amputé de l'artiste. Non pas une photographie mais bel et bien son sein de chair obtenu de son chirurgien après l'opération et enfermé dans un écrin limpide et cristallin.

*Mon sein droit* est-il une œuvre d'art ? L'objet n'est entouré d'aucun artifice plastique. Aucun jeu de formes, ni lumières juxtaposées.



Fig. 3.

Gagnon Francine (2001) *Vendredi sein*, *Mon sein droit*

Rien dans cette chair n'a été modelé, sculpté ou transformé par la main de l'artiste. C'est seulement un vestige clair et direct de ce que le sein était, sans intermédiaire ni interprétation. Pourtant, pour Francine Gagnon, point d'hésitation. L'exposition de *Mon sein droit* dans un espace d'art contemporain ouvert au public, les photographies qui l'accompagnent et son travail d'artiste lui donnent le droit, dit-elle, de conférer à cet objet le statut d'œuvre d'art.

*Mon sein droit* est-il une relique ? Là aussi, Francine Gagnon répond oui. « D'ailleurs, m'a-t-elle dit, la personne qui l'a placé dans son boîtier acrylique est celle qui a réalisé le reliquaire du cœur du Frère André, notre saint local, célèbre pour son humilité et son dévouement auprès des pauvres ». Conçus autant comme des objets de culte que des œuvres d'art, les reliquaires d'autrefois étaient finement ouvragés. Souvent sertis de pierres précieuses, d'or ou d'argent, ils unissaient sacré et beauté.

À propos de reliques, il me revient en mémoire *Les seins du reliquaire*, récit de l'écrivain espagnol Gomez de la Serna [4]. Dans l'église d'un monastère, existait depuis longtemps une châsse aux vitres plombées. Une étiquette indiquait : « Restes de Sainte-Ancharie ». Désireux de faire un inventaire précis des reliques, un moine décide de les sortir de leur réceptacle. Découvrant une masse ronde enveloppée dans du satin vert brodé d'or, il enlève précautionneusement les nombreuses pièces de tissu qui l'enserme : soie rouge, tafetas cramoisi, bandelettes de gaze jaunies, voiles successifs et interminables. Il s'attend à découvrir un crâne ou un cœur. Parvenu presque au bout, il éprouve une curieuse impression. « Le moine remarqua qu'il s'agissait de quelque chose de doux et qui procurait un plaisir particulier sous la main. Comme il était pur et qu'il était entré tout jeune au couvent, il n'avait, de la douceur de ce contact, qu'un vague souvenir d'enfance : le sein de sa mère qu'il tétait. Finalement, plein de crainte, d'ivresse, sous l'effet d'un délicieux

picotement, il arracha les derniers voiles et dénuda un sein, le sein de la sainte, prodigieusement bien conservé par d'admirables embaumeurs ou par un miracle, peut-être. Le moine alla en rendre compte à son supérieur. « Un sein, c'était un sein ! – Que personne ne le touche ! » dit le recteur. Toute la communauté défila devant le sein vierge et martyr. [...] Cette relique, ce sein de la sainte, causa la dissolution de la communauté religieuse. Tous les moines s'en furent de par le monde à la recherche d'un sein qui ne leur fut pas interdit, un sein à l'image de celui de sainte-Anacharie. Mais auparavant, ils transfèrent à la cathédrale le sein palpitant, vivant, tendre et tout enchiffonné et, sur l'écrêteau, au lieu de mettre « Le sein », ils écrivirent : « Le cœur de la sainte ».

Face à *Mon sein droit* de Francine Gagnon, je songe à un autre sein, lui aussi coupé à une femme, lui aussi enfermé dans un reliquaire transparent, lui aussi exposé dans un espace public. C'est le sein de sainte-Agathe à la cathédrale de Catane. Celles et ceux qui sont allés en Sicile au mois de février savent la ferveur et l'allégresse qui s'empare de la ville durant les fêtes de sainte-Agathe, patronne de l'île depuis qu'elle y endura son martyre au début de l'ère chrétienne ; plutôt que de renoncer à sa foi, elle préféra



Fig. 4.  
Sainte-Agathe, reliquaire du sein, cathédrale, Catane, Italie

subir l'ablation des seins. Chaque jour, sillonnant les rues, une procession, partie de la cathédrale, expose à la vénération une superbe châsse figurant le visage et le buste de la sainte. À l'intérieur, différentes parties de son corps sont conservées dans des reliquaires : une main, un pied, le crâne... et un sein.

Dans un ouvrage [5] italien consacré à Sainte-Agathe, j'ai découvert une vieille photographie réalisée en 1963 lors de la dernière vérification des reliques par les autorités ecclésiastiques de Catane (Fig. 4). Sur ce document, figure le sein d'Agathe enfermé dans une monstrance. Ainsi désigne-t-on un reliquaire fait de matière transparente, verre ou cristal, destiné à exposer la relique à la vue des fidèles : main de sainte-Attale à Strasbourg; tête et pouce de Sainte-Catherine, dans l'église Saint-Dominique de Sienne ; fragments d'os de Saint-Étienne à Saint-Trophime d'Arles.

Exécutée en 1628, la monstrance du sein d'Agathe, est une ampoule sphérique en cristal de roche, cerclée d'une couronne circulaire et festonnée. Elle siège au sommet d'une tige verticale plantée dans un socle circulaire et flanquée à mi-hauteur d'un nœud piriforme précédé d'une collerette. Du nœud, situé sur la tige centrale de la monstrance, partent, de part et d'autre, deux branches supportant chacune un personnage féminin le bras tendu vers l'ampoule de cristal. À l'intérieur de cette ampoule apparaît le sein desséché, maintenu par une tigelle en chacun de ses quatre points cardinaux.

Entre le sein de Francine enfermé dans son bloc acrylique et celui d'Agathe dans son cristal de roche, n'y a-t-il pas d'étonnantes similitudes ? Conservés dans des monstrances faites de main d'artiste, l'un et l'autre sont exposés au regard d'autrui. Ils sont le paiement d'une dette, ils ont en commun d'avoir été coupé pour permettre à une femme de survivre ; Francine peut dire « Regardez, c'est mon sein mort mais je suis vivante » et Agathe déclarer « J'ai perdu ma poitrine mais je continue de vivre non ici-bas

mais en paradis ». Dans leur réceptacle transparent, ces seins coupés donnent à voir la même chose : ils sont la mémoire d'une souffrance et d'une histoire. Leur ostension n'a pas pour objectif de déranger, troubler, bouleverser. Ils sont d'abord là pour témoigner et ancrer le souvenir non point du supplice de l'ablation mais de ses effets sur le corps féminin. Malgré leur ressemblance et leur proximité de sens, ces deux monstrances sont nées indépendamment. Tandis qu'elle créait *Mon sein droit*, la canadienne Francine Gagnon ignorait complètement l'existence du reliquaire de la sainte italienne réalisé voici plusieurs siècles.

Autre analogie entre ces reliquaires, ils s'inscrivent dans la perspective d'un pouvoir de guérison. Invoquer ou toucher une relique, c'est pour le croyant s'approprier son pouvoir de protection. Devant le sein d'Agathe, les fidèles chantent : « Par ces saintes et délicates mamelles qui furent tranchées de ta poitrine, Ô Sainte, rends la santé à ces femmes qui les ont malades ». En esthétisant son sein amputé et en l'exposant dans un espace artistique, Francine Gagnon le situe dans le domaine de la création. Son œuvre témoigne de sa volonté de vie et affirme le pouvoir de guérison psychique de la créativité.

Que donne encore à voir *Mon sein droit* ? Avec sa noirceur aveuglante, le cancer nous force à détourner le regard ou à fermer les yeux. Dans sa matérialité et son authenticité, ce sein coupé nous oblige à regarder et voir la vérité de la maladie en face. Comparé à une photographie ou une peinture figurant une mastectomie, cet objet ne permet aucun évitement. De plus, à l'exposition Vendredi sein, des témoignages écrits par des patientes s'affichent sur les murs. Ces pages qui entourent ce sein dans sa monstrance, c'est la parole des femmes, leur clameur. On dirait le chœur d'une tragédie et son cri face à l'épreuve du cancer.

Sous prétexte d'art, de religion, d'information, peut-on utiliser de la chair humaine ? Devant *Mon sein droit*, les uns jugent cette œuvre

percutante, troublante, touchante ou matière à réflexion. D'autres qualifient l'exposition de ce sein coupé de dérangeante, morbide, malsaine, perverse, impudique. Quelques-uns s'offusquent : geste sacrilège, atteinte à la dignité du corps humain. Si la crainte face à l'introspection et la distanciation critique n'est pas trop vive, chacune et chacun peuvent s'interroger. Qu'est-ce qui me dérange dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui en moi me conduit à éprouver de la gêne, de la répulsion peut-être ? Est-ce parce que c'est un sein, haut lieu

emblématique du féminin ? Est-ce parce que ce bloc de chair défie l'obsession contemporaine pour la beauté des corps et de l'apparence physique ? Est-ce parce qu'il s'oppose au déni social des réalités douloureuses du mal cancéreux ? Où siège l'insupportable à voir ? Dans le sein coupé, dans la démarche de l'artiste, dans l'œil et l'esprit du spectateur ? Et si l'art existe pour dire la vie, peut-il ou doit-il occulter le cancer qui fait partie de la vie ? Question subsidiaire, exigeant des réponses sincères, claires, lucides : si je suis infirmière,

médecin ou psychologue, œuvrant dans l'univers de la cancérologie, pourquoi ai-je la tentation de penser que ces interrogations ne me sont d'aucune utilité dans mon quotidien de soignant ?

## Références

1. M. Binebine (1994) Funérailles de lait, Stock
2. <http://www.francinegagnon.com>
3. La revue du REIQCS (2001), 7, 1
4. Gomez de la Serna R (1995), Seins, Babel
5. Santo d'Arrigo, Sant'Agatha (1988), Edizioni Paoline, Catania